

LE SENS DU REEL

Les Dimensions de la Psychanalyse

Colloque des 8 et 9 octobre 2011

OLIVIER GRIGNON

La notion d'intuition est une catégorie peu maniable, car on ne gagne rien à expliquer l'obscur par l'encore plus obscur. Cependant elle revient sans cesse pour rendre compte d'une dimension décisive dans la conduite de la cure, surtout avec les enfants ou pour traiter la psychose.

Il est donc essentiel de rendre raison de ce qu'on appelle intuition - inéliminable, comme le montre Lacan en s'appuyant sur les mathématiques. (Séminaire XXI). Lacan est moins féroce que Freud qui, lui, réfute radicalement cette notion ainsi que celles de divination et de révélation, dans la 35^{ème} des Nouvelles Conférences (*Sur une Weltanschauung*). Mais, à mon avis, sa position est un corolaire de l'exclusion de la thérapie des psychoses du champ de la psychanalyse qu'il vient de proférer dans la conférence précédente.

Le recours à l'intuition n'est pas seulement le fait enthousiaste d'un Lacan débutant saluant « la prodigieuse intuition des interprétations de Freud », puisqu'il y revient encore dans *L'étourdit* : « Qu'il ait fallu le discours analytique pour que cela vienne à se dire, montre assez que ce n'est pas en tout discours qu'un dire vient à ex-sister. Car la question en fut des siècles rebattue en termes d'intuition du sujet, lequel était fort capable de le voir, voire d'en faire des gorges chaudes, sans que jamais ç'ait été pris au sérieux ». Et plus loin, citation pour moi décisive : « Le mathème se profère du seul réel d'abord reconnu dans le langage : à savoir le nombre. Néanmoins l'histoire de la mathématique démontre (c'est le cas de le dire) qu'il peut s'étendre à l'intuition, à condition que ce terme soit aussi châtré qu'il se peut de son usage métaphorique ».

Disons d'emblée que l'intuition clinique désigne le sens du réel d'un analyste, déterminant pour ces moments où il s'agit d'aller au " trou du système, là où le réel passe par nous "(Lacan, 8 décembre 71).

Ce sens du réel, ce savoir lire, relève dans la formation du psychanalyste d'une " pathogénèse du savoir vrai" (O.Mannoni), mais le dit d'une façon plus rigoureuse.

Voilà ce que je veux tenter de déplier. Pour autant, ceci ne s'oppose pas à ce que disait hier Erik Porge, à savoir que le dégagement hors de l'intuition est la condition du sujet ; j'y ajouterai seulement que l'intuition n'est pas étrangère à une pratique visant à faire advenir le sujet, à condition que la dite intuition s'origine et se cale désormais sur les dimensions du réel dégagées par son propre effacement.

Du coup, je voudrais déjà avancer 2 thèses.

- Psychanalyste, c'est une identité au sens d'identité subjective. Le psychanalyste, praticien du soin psychique, n'est pas un technicien. Il y aurait en quelque sorte un « moi psychanalytique ». La formule est de Freud, et elle est développée par Lacan dans le *Séminaire II*. Il y démontre d'une façon bouleversante comment, à son avis, Freud devient psychanalyste avec le rêve de l'injection d'Irma.

- La psychanalyse ne ressemble pas à la psychanalyse.

Pour moi, c'est fondamental. Pour le dire de façon très tranchée, je reprendrai une phrase de Jean Petitot au congrès de l'Ecole Freudienne de Paris en 1976, sur *les mathèmes de la psychanalyse*, où il avançait ceci : « La théorie psychanalytique comme théorie du sujet de l'inconscient est elle-même disjointe de sa consistance. » C'est quelque chose d'extrêmement sensible. Nous savons bien, par exemple, que ce n'est pas en lisant Freud ou en lisant des ouvrages de psychanalyse que ça va nous donner quoi que ce soit d'un abord à notre propre inconscient.

C'est pourquoi la théorie n'est pas le référentiel de l'acte, comme l'énonce René Lew.

Nous n'appliquons pas une théorie. Après coup, nous cherchons à rendre raison théoriquement de ce qui a jailli.

Comme le disait Octave Mannoni, ce que Freud nous donne à lire dans *L'interprétation des rêves*, ce ne sont pas les interprétations qu'il effectue, mais

auxquelles il se livre. Et le risque que court Freud dans la *Traumdeutung* ce n'est pas l'erreur, c'est le délire. Nous sommes dans tout autre chose.

C'est pourquoi l'enseignement universitaire de la théorie psychanalytique fabrique des psychologues ou des philosophes, mais il ne fabrique pas des psychanalystes.

La question est quand même de savoir comment faire pour avoir accès à la consistance de cette théorie ? La réponse habituelle est, bien sûr, que seule l'analyse personnelle va donner accès à cette consistance : la théorie est subjectivée avec son histoire personnelle et ses signifiants. Evidemment. Mais ce qui intéresse Lacan, c'est de savoir si on pourrait aussi donner accès à cette consistance d'une autre façon que par l'analyse personnelle. Lacan, est le seul à avoir tenté un enseignement qui réduirait cette disjonction entre la théorie du sujet de l'inconscient et sa consistance. S'appuyant sur la formule lacanienne de *fiXion de réel*, Petitot conclut que le mathème c'est le mi-dit du réel au symbolique. Le recours par Lacan à la logique est sa façon de donner accès au poétique du poétique. Il est certain que Lacan a voulu et a tenté cette transmission par le mathème intégralement transmissible ; sans succès, à mon avis, car le mathème a immédiatement été rabattu sur le savoir – alors même que Petitot, vivement conforté par Lacan dans ses conclusions du Congrès, affirmait la nécessité de disjoindre le mathème du savoir ; ceci démontrant que la théorie n'est pas le référentiel de l'acte analytique. En ce sens, les mathèmes ne sont pas le support d'un enseignement, c'est bien autre chose.

Il ne transmet pas prioritairement des idées, Lacan ; il ne transmet pas des pensées et encore moins des significations. Tous les psychanalystes ont transmis des idées, des pensées, des significations. Pas Lacan. Et c'est à dessein. C'est voulu. Que veut-il nous transmettre ? Déjà, il brise les enseignements qui sont des obstacles à la transmission de la psychanalyse. Parce que, la psychiatrie, que transmet-elle ?, elle transmet la médecine ; quant à la fac de psychologie, elle transmet la psychologie.

Pour transmettre ce que j'appelle la psychanalyse, c'est-à-dire le soin psychique permis, éclairé, par la psychanalyse, il faut au contraire désapprendre. Désapprendre ce qu'on a appris, car ce ne sont pas avec idées et des pensées que vous intervenez. Quand vous le faites, que se passe-t-il ? Il se passe un flop, rien du tout. Pour autant, comme le rappelait Lacan dans ces mêmes conclusions, « l'analyste pousse ses pions avec du signifié ... », ce qui veut dire qu'il y a la nécessité d'en passer par ce que Freud appelait les constructions.

Le premier patient que vous rencontrez, surtout si c'est un enfant, encore plus un psychotique, essayez donc de lui donner une signification : c'est comme de l'eau sur les plumes d'un canard. Ça ne fait rien du tout. La question est de savoir comment votre interprétation affecte le patient, et Lacan ajoute : « Il est troublant que ce soit avec des signifiants que l'analyse affecte ».

Le plus souvent, nous sommes très contents d'avoir trouvé la signification. Nous sommes encore plus contents si on ne l'a pas trouvée, mais

qu'on nous l'a refilée comme dans les bouquins. Généralement, c'est ce que nous cherchons. Que constatons-nous ? C'est que la plupart du temps c'est plaqué.

Il y a deux questions toujours posées. Première question : Cette signification, ce sens, est-ce le bon ? Nous allons donc voir les copains ou un superviseur, et nous leur demandons la bonne réponse. Où se trouve-t-elle cette bonne réponse ? Dans les livres ? Evidemment pas ! Freud n'a rien trouvé dans les livres pour la bonne raison qu'ils n'existaient pas. Freud, il a *déchiffré*. Ce n'est pas du tout pareil, déchiffrer. Déchiffrer, ce n'est pas appliquer un code déjà là, car il faut le conquérir, ce code. La réponse n'est pas dans les livres, elle est dans l'écoute loyale du texte même de son patient. La lettre, rien que la lettre, disent les talmudistes.

Deuxième question : Est-ce que c'est livrer la signification qui guérit ? Comme le disait Alain Didier-Weill dans l'exposé qu'il est venu faire au Cercle Freudien, à propos de sa première analyse : « j'avais absolument tout compris, mais rien n'avait bougé, rien n'avait changé. »

Vous voyez que c'est autre chose que la signification qui guérit. Je maintiens le terme « guérit », je ne vois pas pourquoi nous laisserions ce terme de guérison à d'autres. Lacan ne déniait pas cette dimension ; plutôt il avouait sa perplexité devant ce qui guérit – en lien avec le transfert, probablement.

Nous avons tous rencontré dans notre formation des personnes que l'on voyait entendre, que l'on les écoutait entendre, on les voyait faire, et on se disait : avec celui là ou celle là, il s'est passé quelque chose ! Il s'est passé quelque chose dans cet entretien avec ce patient. Pour le commun des mortels, pas pour nous, il se dira qu'il y a quelque chose de l'ordre de la divination. Je ne vois pas pourquoi on se priverait de ce terme, à condition de lui rendre raison — et du coup, il n'y a plus de divination. Que voudrait dire ici divination ? C'est savoir lire. Savoir lire, c'est à dire pas comme il est appris à la fac où on apprend à ne pas lire. Savoir lire, comme Lacan le disait dans la proposition du 9 octobre 67, c'est en référence à l'aède, au conteur, au folkloriste, au talmudiste ; ça, ça vous apprend à lire. A la fac, on vous apprend le ronron des pensées. On apprend la pensée d'Aristote, mais on n'apprend pas à *lire* Aristote.

Si ce que je vous dis est vrai, nous sommes tous et chacun forcément embarrassés avec la théorie. C'est évident. Non moins évident est que cet embarras avec la théorie n'est pas un signe de paresse ou d'anarchie. Bien sûr ça existe, la paresse ou l'anarchie. Mais il y a un embarras de bon aloi avec la théorie, quand ne sait pas quoi en faire. D'abord on ne la comprend pas ; mais surtout, on ne sait pas quoi en faire. D'autant qu'à l'université, vous avez enregistré, plutôt qu'appris à lire, des lectures toutes faites. On fait ronronner le disque de la *Deutung*, des significations.

Vous me direz, à juste titre, que ça n'existe pas une lecture qui ne serait pas orientée. Bien sûr qu'une lecture doit être forcément orientée. Mais par quoi ? Et surtout sur quoi s'oriente-t-elle ?

Première réponse : elle s'oriente sur la lettre. Et notamment sur la grammaire. Quand, par exemple, un élève a Baudelaire au programme, ce qu'on ne veut surtout pas c'est qu'il lise Baudelaire. Imaginez, catastrophe, qu'il se mette à lire Baudelaire, que ça l'affecte, que ça le touche, et qu'il se prenne pour Baudelaire. Ça n'irait pas du tout ! Par contre, il lui faut apprendre ce qu'il est convenu de donner comme signification au texte de Baudelaire, à sa vie, et patati et patata... Mais de rentrer dans le *réel* de l'affaire, des *Fleurs du mal* par exemple, non !

Par rapport à Freud, c'est exactement pareil ; on apprend des lectures, des interprétations, des pensées. ...

Vous êtes obligés de le lire à la lettre. Quand je dis à la lettre, cela veut dire qu'il n'y a pas qu'une seule interprétation possible. Mais toute interprétation n'est pas licite. Une interprétation qui ne respecterait pas la grammaire serait une interprétation invalidée à l'avance. La grammaire impose une subjectivité qui lui est liée, puisque la subjectivité est liée à la langue.

On se rapproche de ce que c'est qu'entendre et écouter.

Tout cela m'amène à vous proposer quelque chose que je trouve très difficile à saisir. Comme toujours, j'essaie d'attraper cette question de la lecture et cette question de l'écriture, le savoir-lire, ce qu'est l'écriture, tous les aphorismes de Lacan à la fin de son enseignement : ça cesse de ne pas s'écrire, ça s'écrit, ça ne s'écrit pas... très essentiels cliniquement. Pourquoi? C'est important pour entendre, et pour savoir où intervenir — les deux. Si on a su lire, ça écrit. La façon dont vous lisez quand vous entendez va avoir des effets d'écriture.

Par exemple, quand Lacan lit, lui, le rêve de l'injection à Irma et son interprétation consignées par Freud lui-même, quand Lacan sait lire le rêve de Freud, il fait que quelque chose du rêve, dans le rêve de Freud, cesse de ne pas s'entendre après que le rêve lui-même ait fait apparaître l'écrit de l'inconscient.

Dès le début des années 70, Lacan, et je ne parle pas seulement du contenu de sa pensée, mais avec son style lui-même, avec la rhétorique même de son séminaire, porte les coups les plus durs, les plus appuyés, contre le discours universitaire qui est structurellement antipathique à la transmission de la psychanalyse *stricto sensu*. La focalisation sur la dimension de la lettre est l'outil de cette subversion, bien plus que le savoir sur la lettre constitué par Lacan et transmis également.

Evidemment, Lacan nous donne un savoir sur la lettre que nous pouvons énoncer : la lettre c'est la part non signifiante du signifiant, etc. C'est incompréhensible ou compréhensible, mais ce n'est pas vraiment le problème. Le problème, c'est ce que Lacan va inventer pour, d'une certaine façon, briser ça aussi, car c'est encore du blabla, c'est encore du discours.

Il va alors essayer d'inventer quelque chose qui n'est rien d'autre que de revenir aux temps du pouvoir magique du mot (le mathème est le mi-dire du réel au symbolique).

Pour le saisir, revenons au camp de base lacanien : le signifiant S1 représente le sujet (le sujet est en-dessous de la barre) pour un autre signifiant appelé S2. Dans cette opération, il y a une part perdue puisque le mot n'est pas la chose. Du fait que nous parlons, il y a une jouissance d'avant les mots, perdue, qui va chuter, que Lacan désigne par l'objet petit a, qui est, dit-il, cause du désir..

On peut supposer qu'il y a une opération inaugurale : une première fois il y a un signifiant pour un autre signifiant, et il y a un effet-sujet. Mais ceci ne cesse pas, de mille et une façons. Par exemple, si je fais un gribouillis au tableau, vous ne direz pas que c'est un caractère chinois. Donc pour vous, ce n'est pas un signifiant. C'est un gribouillis, éventuellement un dessin. Mais si vous faites celui-là, △, qui est un caractère chinois qui se prononce *Sé*, et si je vous dis que c'est un signifiant, vous me croyez. C'est donc différent du précédent.

A quoi tient la différence ? Elle tient au fait que celui-là est un signifiant, c'est le matériau même du langage. ce signifiant, vous ne pouvez pas le lire si ne savez pas lire le chinois ; ce signifiant ne produit aucun signifié pour vous, aucune signification. Il est réduit à son réel même. C'est un signifiant, c'est symbolique, mais il est réduit à son réel.

Nous dirons donc que, puisque vous savez déjà parler, que vous pensez, que vous avez plein de blablas dans la tête, que vous savez faire des phrases avec des donc, des car..., nous dirons que S2, ce sont tous les signifiants qui étaient étrangers et qui sont maintenant venus s'agrèger dans la chaîne. Ce S2, on pourra le mettre dans une chaîne, et on pourra lire. Lire sera, à partir de ce signifiant illisible, isolé, tout seul, le mettre dans la chaîne des autres, les S2, S3, S4. Et tant que vous ne comprenez pas, ce S1 là, ce signifiant demeure un réel. Après, ça fera tout le blablabla que l'on sait faire. Du S1 au S2, c'est vectorisé. Lire c'est aller dans ce sens ; l'autre c'est écrire. Je dirai que ça écrit en nous transférentiellement, si nous écoutons au bon niveau, si nous nous positionnons au bon niveau.

Il me semble que Lacan en est donc venu à proposer une théorie de la lecture comme métonymique de la transmission de la psychanalyse. A propos d'Aristote, dans le séminaire *...Ou pire*, première leçon, il nous dit : *lire* Aristote, c'est bien autre chose que d'apprendre une pensée ; c'est saisir ce qu'il

appelle « la queue de pensée ». Ça va même, pour lui, s'appuyer sur *la forme* de la lettre.

S'appuyer sur la forme même de la lettre, c'est ce qu'il va faire dans le Séminaire. Il nous montre ce qu'est l'orientation dans le réel, l'orientation par le réel. C'est du réel, ce n'est pas encore symbolique, et il faut s'orienter sur quelque chose qui n'est pas encore symbolique, comme Œdipe aurait dû le faire. Œdipe n'avait pas d'orientation dans le symbolique, il n'avait pas de panneau indicateur lui disant : ça c'est ton papa, tu ne le tues pas ; ça c'est ta maman, tu ne couches pas avec. Il n'a pas eu de panneau indicateur. Il aurait dû s'orienter à autre chose qu'au symbolique des panneaux indicateurs. Le problème est que le réel est orienté et qu'il n'a pas pris le réel dans son bon fil, dans sa bonne orientation. Ce qui fait que la structure lui a résisté

Savoir s'orienter sur la lettre ou sur le réel, c'est bien autre chose que d'apprendre l'histoire des idées, que d'apprendre une pensée. Et c'est ce que nous devons faire, nous, pour être loyaux vis-à-vis du texte même du patient. Nous devons être fidèles au réel même de ce qui est en jeu, sinon, on blablate à côté, on donne une interprétation, puis une autre... ça s'empile, ça ne fait qu'ajouter une couche de moi au moi. Ce n'est absolument pas déterminant.

Cette orientation dans le réel est beaucoup moins normative que l'orientation par le symbolique, et beaucoup moins normative encore que l'orientation par l'imaginaire. Vous n'avez aucune garantie absolue contre toute normativité, à supposer du reste que ce soit souhaitable. Il me semble que quand l'écoute se cale sur cette strate, dans une loyauté à la lettre de ce qui est donné à entendre, il y a une chance que le patient se sache entendu plutôt que colonisé par un discours qui ne le concerne pas.

Etre entendu n'est l'affaire d'aucune normativité. La subversion d'une normativité conformiste, réductrice d'âme, passe par une guerre acharnée contre la psychologie toujours renaissante. On ne s'étonnera pas qu'avec Lacan, au terme de son trajet, la transmission de la psychanalyse devienne une monstration du pouvoir magique des mots, retrouvant ainsi les premières ouvertures freudiennes.

A tout point de vue, « seule décisive est la condition littorale » 1 pour reprendre une formulation de Lacan dans *Lituraterre*.

Je reviens à la question de comment faire mouche. C'est la question que nous nous posons tous. C'est-à-dire que le patient soit affecté par ce qu'on lui dit. Nous cherchons toujours à affecter avec du sens ou par du sens. D'autant

que le patient, lui aussi, veut du sens, c'est ce qu'il nous demande. Mais ça ne marche pas trop au bout d'un certain temps.

Au début de la psychanalyse ça a marché. Rappelez vous, par exemple, le cas de Lucie R. On a l'impression que ça répondait du tac au tac, comme si l'inconscient répondait directement. C'était faux. Si ça semble n'être qu'une affaire de signification au début, et même s'il nous semble qu'au début comprendre c'est interpréter, ce n'était pas du tout ça qui se passait : il y avait un long travail de déchiffrement. Ce qui fait qu'au fil du temps nous assistons à un changement de paradigme. L'accent n'est plus porté sur la pertinence de l'interprétation mais sur son efficacité : aux débuts, c'est la bonne si elle est pertinente. On ferait mieux de se demander dans quelles conditions elle peut être efficace. Autrement dit, on doit passer de comprendre à entendre, ce qui n'est quand même pas pareil. Ce n'est pas que la pertinence de l'interprétation ait disparu, c'est qu'elle devient secondaire quant à son efficacité ; ou plutôt, elle doit être repensée à partir du problème de son efficacité.

Interpréter, c'est déchiffrer – c'est à dire chiffrer – le réel. Là, est la psychanalyse.

Evidemment, il faut bien que ça s'arrête à un moment ou à un autre ; il va falloir à un moment qu'on accepte de comprendre. Mais on comprend toujours trop tôt. On veut comprendre, on est dans la raison, le raisonnement. Entendre, ce n'est pas seulement dans le fait que ça raisonne, c'est dans le fait que ça résonne. On est dans la résonance, pas dans le raisonnement. La résonance est liée à la lettre, pas à la raison ; c'est la lettre qui sonne. C'est peut-être ça que Freud appelait l'attention flottante, mais il semble qu'on n'arrive que difficilement à s'y tenir, trop acharnés à vouloir comprendre sans que ça sonne, et que ça sonne à ce lieu où tout se joue, où l'essentiel s'effectue.

On peut déjà faire le constat que l'efficacité tient moins à sa pertinence intellectuelle qu'à sa pertinence signifiante. Autrement dit, la pertinence signifiante de l'interprétation tient moins à sa pertinence intellectuelle qu'à sa valeur traumatique.

Il faut laisser l'ambiguïté entre traumatique et troumatique. C'est dire qu'il faut que ça affecte, qu'il n'y aura d'effet-sujet que s'il y a ce télescopage d'un signifiant qui ne se laisse pas si facilement mettre dans la chaîne des autres signifiants qui vous constituent. On ne comprend que ce que l'on a déjà dans la tête. C'est autre chose qu'on vise. C'est comme un jeu de mots. Si vous expliquez un mot d'esprit, ça ne fait pas rire. C'est exactement la même chose ; il faut qu'il y ait cet effet qu'on va dire d'une certaine façon traumatique. Mais il n'est pas si traumatique. En vérité, il est troumatique, parce qu'il fait trou dans le réel.

Elle réveille.

On peut tout à fait intellectuellement manier les concepts psychanalytiques, et être le plus inefficace des guérisseurs. Car je crois que ceux avec qui nous devons nous mesurer, ce sont les guérisseurs, si proches et si éloignés en même temps.

Là, intervient la pertinence intellectuelle, bien sûr. Elle n'est pas éliminable, heureusement. Quand il en parle, quand il pense ses cures, quand il les dirige, l'analyste pousse ses pions avec du signifié ; plus encore, il s'appuie sur des repérages conceptuels majeurs organisant ce qui est entendu et ce qui est à entendre. Mais bien que nous poussions nos pions avec du signifié, pour autant, si l'analyse affecte, c'est avec le signifiant.

Donc, l'interprétation doit être pensée autant comme nomination que comme signification.

Là, si vous m'avez suivi, vous tombez sur quelque chose d'absolument vertigineux. Si la nomination fait trou dans le réel, qu'est-ce d'autre qu'un traitement du, et par, le refoulement primaire ? Nous dirons que cette nomination première est refoulement primaire. Elle est le plus inconnu. Elle est même quelque chose qui se tient au niveau du réel premier.

Si son efficacité réelle passe par un mécanisme qui touche aux processus les plus primordiaux, nous pouvons dire que toute interprétation, toutes, quelles qu'elles soient, quelle que soit la symptomatologie clinique à laquelle vous avez affaire, toujours, partout, même quand il ne s'agit pas de la psychose, par définition, si elle touche, si elle est une vraie interprétation et pas une suggestion, elle côtoie le refoulement primaire. C'est ce qu'elle traite, puisque c'est ce qu'elle fait quand elle porte. Toute nomination est mémoire d'une nomination première, renvoie à cet ancêtre d'une symbolisation inaugurale, réitère cet éclair de subjectivation première, cette secousse d'être. Nous avons affaire aux processus les plus archaïques que nous puissions imaginer. Chaque interprétation est donc trou dans le réel, puis naissance d'un signifiant à partir de la lettre. Et comme tel, mémorial de la naissance du signifiant.

Pour saisir ceci à sa racine, je vous propose l'analyse que Lacan fait du rêve de l'injection d'Irma, notamment la deuxième acmé du rêve (après cette vision atroce de la gorge d'Irma qui est le point sur lequel tout le monde s'arrête, cette image épouvantable). Lacan va montrer qu'il y a quelque chose qui est encore plus dangereux, plus exceptionnel et plus archaïque, qui est la fin du

rêve : la formule de la triméthylamine, une formule, un pur écrit. Ça, dit-il, c'est le réel dernier, c'est l'objet dernier. En conséquence, le désir inconscient se trouve au niveau de l'être du sujet ou du moi du sujet – il établit là une sorte d'équivalence. Il y a là une chaîne qui lie réel dernier, désir inconscient, et être du sujet.

Je mets mes pieds dans ceux de Lacan dont l'oeuvre est un gigantesque oxymore. Nous voyons chez lui une structuration moebienne permanente ; par exemple : à la fois suprématie du signifiant, mais aussi aller voir la barrière par son autre côté (ce qui, d'une certaine façon, nie la barrière sans l'annuler). Il y a quelque chose qui se noue toujours comme ça chez Lacan.

Ce qui me semble en être la preuve est la lecture qu'il fait très tôt, dès le Séminaire II, du rêve de Freud de l'injection d'Irma. Je vous en donne juste quelques indications pour vous montrer à quel point Lacan est quelqu'un d'excessif. Lacan, comme Freud, ne s'intéresse pas seulement au rêve comme voie d'accès à l'inconscient. Ce qui l'intéresse c'est ce qu'*est* le rêve. Il s'intéresse aux états de conscience dans le rêve, et il développe dans le Séminaire ...*Ou pire* ce qu'il avait déjà dit dans le Séminaire II.

Lacan part du fait que Freud, après qu'il eût fait ce rêve et qu'il l'eût analysé voulait qu'on mette un petit panneau sur la colline de Bellevue : « Ici Freud a découvert le secret de l'interprétation des rêves ». Or Lacan remarque que Freud n'a absolument pas interprété son rêve, parce que aucun des désirs que Freud dégage dans la lecture qu'il fait de ce rêve n'est un désir inconscient. Il s'agit tous de désirs préconscients ou conscients, il n'y a aucun désir inconscient. Or Lacan, au lieu de dire que Freud se fout de notre gueule, qu'il s'est complètement trompé, tout au contraire prend ça très au sérieux. Si Freud dit : maintenant je sais et on peut mettre une stèle, Lacan le prend au mot et dit que Freud a raison. Pourquoi a-t-il raison puisque justement il n'a pas interprété son rêve ? Lacan dit même que ce rêve c'est nous qui l'interprétons, pas Freud ; il n'a pas interprété son rêve, et pourtant il a raison pour le panneau...

Je crois que nous devrions écouter comme ça nos patients. Il ne s'agit pas de savoir s'ils se trompent ou s'ils ne se trompent pas, mais s'il y a quelque chose qui signale que c'est là que ça se tient subjectivement. Pour Lacan, Freud a raison, car avec ce rêve il est devenu psychanalyste. Lacan reconnaît, authentifie, cette certitude subjective qui envahit Freud d'avoir *trouvé* quelque chose ; une chose qui de son chef s'appelle indistinctement : interpréter les rêves, psychanalyser, lecture et traitement des névroses.

Lacan propose alors une lecture de ce rêve qui n'est pas du tout la lecture habituelle où tout le monde s'arrête à cette vision atroce de la gorge d'Irma et ses plaques blanchâtres, ce moment « devant quoi tous les mots s'arrêtent ». Il appelle ça la première acmé du rêve, et ce n'est pas le plus important, ce n'est pas là où se tient la véritable portée de ce rêve. La deuxième acmé est dans la formule de la triméthylamine. Vous voyez que ce qui est en jeu c'est la dimension de la lettre : ce qui compte, c'est que c'est en caractères gras et

comme imprimé. Une formule qui surgit et qui n'est la parole de personne, qui n'est rien d'autre que la formule chimique écrite de la triméthylamine.

Lacan interroge : comment se fait-il que Freud ne se soit pas réveillé après la première acmé, devant cette vision atroce de la gorge d'Irma ? – réponse : parce que Freud est un type au caractère bien trempé... Ça ne va pas nous suffire comme explication, il faut développer davantage : dans la première acmé il y a de l'image, et parce qu'il y a de l'image il y a encore de l'ego, il y a du moi. Mais le passage à la deuxième acmé réalise le trajet qu'il va qualifier d'expérience exceptionnelle, privilégiée et dangereuse. C'est parce que Freud va jusque là, et non parce qu'il aurait été un bon analysant qui a bien interprété tous ses rêves et trouvé les désirs inconscients – ce qu'il ne le fait pas – qu'il a raison de mettre le panneau ; c'est parce qu'il rêve la formule de la triméthylamine. Ce Freud au caractère bien trempé va aller jusqu'à ce point d'une extrême dangerosité, un point où il n'y a plus d'image, donc plus d'ego ; décomposition spectrale du moi. Ce n'est pas tous les jours que l'on fait de telles expériences.

Comment se fait-il que Freud peut aller au-delà de cette première acmé, qu'il ne s'en réveille pas, et qu'il va jusqu'à cet ultime qui est du côté de l'ombilic du rêve. On est au bord du refoulement primaire, l'inconnu abyssal. Freud vient subjectivement à un état que Lacan appelle « le moi du sujet ».

Vous voyez que c'est au moins moebien, les affaires de Lacan. A la fois il nous dit que là il n'y a plus d'ego, qu'il n'y a plus de moi. On serait face à l'émergence, au temps où le S1 vient rencontrer un premier S2, ou un S1', avant de fabriquer un S2 ; cette première subjectivation inaugurale – ce temps d'irruption, de naissance du sujet au signifiant à partir du signifiant dans sa face de lettre, et donc il y a là un pur effet-sujet ; mais Lacan est bien obligé d'appeler ça quand même « un moi du sujet », une première organisation moïque qu'il appelle « moi-sujet » à un niveau qui est l'être du sujet. Il faut y supposer une espèce d'unité, parce que s'il n'y avait que la décomposition spectrale absolue, il n'y aurait même pas quelqu'un qui pourrait nous raconter le rêve, il n'y aurait rien. Il est obligé d'inventer cette formule de moi-sujet, que je ne l'ai pas entendu reprendre.

Plus intéressante encore est l'explication qu'il donne. Ce qui fait que Freud peut aller jusque là, que donc il a le caractère bien trempé, c'est parce que le psychanalyste que nous sommes est déjà là dans le rêve ! Pourquoi le psychanalyste est déjà là dans le rêve ? En raison de quelque chose qui ressemble à une tautologie. Le psychanalyste était là dans le rêve, car à ce niveau où il y a cet être du sujet il y a aussi le désir inconscient comme tel ; ce moi qui désire, c'est celui à l'orée des processus primaires, au plus reculé. Ce moi désirant, c'est celui là, c'est là qu'il se tient. Et qui désire ? C'est un grand Autre en soi en rapport avec cet être du sujet là. D'une certaine façon, c'est nul autre que Fliess auquel Freud s'adresse comme sujet-supposé-savoir. Freud fait ce rêve au coeur de son exercice épistolaire permanent avec Fliess pour tenter de construire la psychanalyse, et c'est à la suite de ce rêve qu'il envoie une lettre à

Fliess pour lui dire, après avoir vécu cette expérience subjective : *eureka* ! Mais pour Lacan, Freud n'interprète pas son rêve, c'est nous qui l'interprétons comme dans une filiation inscrite dès l'origine, co-substantielle et nécessaire à son origine. Nous étions déjà là potentiellement : l'Autre du rêve est un Autre psychanalyste... Ce qui permet le passage de la première acmé du rêve à la deuxième, c'est le transfert symbolique.

Nous sommes dans une tautologie, car si cet Autre est supporté par Fliess, c'est évidemment de Freud qu'il s'agit. Si Freud peut franchir ce pas de la première acmé pour aller jusqu'à ce moment totalement inaugural, premier, c'est parce que il y a quelque chose qui maintient du Un dans sa structure subjective. Ce qui maintient du Un c'est cet Autre psychanalyste à la fois déjà là et à venir, et c'est parce que l'Autre psychanalyste à venir que nous serions (sous-entendu, que je suis moi, Lacan, qui en fait l'interprétation) et qui étions déjà là, qu'il peut y aller ; et en même temps, c'est bien parce que Freud est en train de devenir psychanalyste qu'il peut fabriquer cet Autre psychanalyste qui est un Autre, si j'ose dire, à nul autre pareil. Un type d'Autre comme il n'y en pas auparavant. C'est peut-être pourquoi Freud parlera plus tard de création d'un nouveau « moi psychanalytique » dans l'analyse. C'est pourquoi je pense que psychanalyste, ce n'est pas une technique, c'est quelque chose de l'ordre d'une mutation subjective. Psychanalyste, est-ce une identité ? Peut-être que oui ! Ça a plus à voir avec une identité subjective qu'avec une technique d'appoint qu'on utiliserait.

Il me semble que nous avons, dès ce séminaire II, les prolégomènes de la Passe ; quelque chose qui n'est pas du domaine de l'acquisition d'un savoir, ni de l'application d'un savoir sur l'interprétation des rêves. Ce qui compte c'est que Freud ait rêvé ce rêve. Il l'a rêvé pour nous dans sa suite.

C'est extrêmement proche de la question de la Passe et de l'énigme du désir de l'analyste, car si cet Autre là est dit par Lacan un Autre psychanalyste, ici en quelque sorte à l'état naissant, et que cet Autre est celui qui désire relié à l'être du sujet, ce serait un Autre d'un désir à nul autre pareil qui caractérise cet Autre dit par Lacan *psychanalyste* qui se trouve là supporter le désir inconscient. C'est cela le dépliage de ce que Lacan aura appelé désir de l'analyste. Un désir d'aller plus loin, de savoir plus loin, passion de savoir et d'aller au-delà de cette première acmé. C'est sûr qu'il y a quelque chose du désir de savoir ou de la passion de savoir qui sont très importantes.

Si la limite absolue c'est le mot lui-même, au-delà de quoi ça déparle, y a-t-il une ascèse, un chemin de vérité, une expérience psychique, qui doit amener jusqu'à ce point où ça déparle pour avoir le sens du réel ?

Thomas l'obscur est l'exemple que Lacan prend pour dire qu'il met ses pas dans ceux des plus talentueux, qui nous précèdent toujours ; ceux qui fraient le chemin pour nous. Il dit de ce livre de Blanchot que c'est la description, l'écriture, de ce que lui, Lacan, appelle la réalisation du fantasme.

Si vous traversez le fantasme fondamental, vous tombez sur de drôles de choses. Ce sur quoi l'on tombe, c'est justement ce qui importait à Freud, c'est « le temps où les mots abstraits sont des mots qui furent autrefois concrets » (*Introduction à la psychanalyse*, Payot, p160). Quand Freud nous dit, dans *Les conférences d'introduction à la psychanalyse*, qu'interpréter un rêve c'est faire le travail du rêve à l'envers, qu'est-ce que ce travail du rêve à l'envers ? C'est revenir au temps où les mots étaient des mots concrets. C'est un monstre, parce que comment les mots peuvent-ils être concrets ? Ça veut dire, pour nous qui parlons comme des perroquets avec des métaphores toutes trouvées que l'on n'entend même plus comme des métaphores, *démétaphoriser la métaphore*.

On franchit la barrière du mot lui-même, d'une certaine façon. Quand on franchit cette barrière du mot lui-même, vous voyez que nous ne sommes pas loin de la dimension de la psychose.

Or, Lacan démontre que Freud devient psychanalyste à travers une expérience quasi délirante. C'est la formulation de Lacan. Ce qui pourrait nous servir, c'est que du même coup nous pouvons faire la différence entre ce qui est quasi-délirant et ce qui est délirant. Si vous vous appuyez là-dessus, vous voyez que vous avez quelques outillages pour penser ce qui nous arrive parfois de faire avec un patient délirant, c'est-à-dire de passer du délirant au quasi-délirant, comme nous...

Vous aurez donc saisi que, pour moi, c'est cela la base. C'est ce qui donnera la théorie des bases de ce qu'on appelle l'intuition clinique.

Je vous rappelle que Lacan avait largement ouvert ses portes, son amitié, son estime, son admiration, à toutes celles qu'il avait appelées « les tripières de génie ». Pas seulement Mélanie Klein, Dolto, Gisela Pankow. Evidemment, il y avait la nécessité d'apprendre d'elles, de leur faire la place dans son Ecole, elles qui avaient ce pouvoir, disons, de divination. Le problème pour nous, c'est que nous ne pouvons pas, quand bien même nous savons que l'efficace se tient là, nous en tenir à la simple idée de la nécessité de l'intuition clinique.

Intuition clinique ne dit pas grand-chose. Voyez par quels détours je passe pour en rendre raison. Comme je le disais, on n'explique pas l'obscur par

l'encore plus obscur. L'intuition, c'est quelque chose d'obscur. J'essaie d'en rendre compte plus rationnellement.

Ce qui en rend compte chez Lacan, c'est cette question de l'orientation dans le réel. Il y aurait une espèce de plissement dans le réel.

Par exemple, les formules chimiques sont ou dextrogyres ou lévogyres. Elles ne sont pas orientées pareilles. L'orientation change tout. Vous pouvez avoir la même molécule, mais elle ne donnera pas du tout la même chose. Autre exemple de cette orientation dans le réel, c'est la question de la température. Le réel est orienté au niveau de la température. Si on ne peut calculer une limite à la température supérieure, il y a en physique une limite à la température inférieure. Il y a dans le réel un froid absolu. C'est une orientation dans le réel.

Pour imaginer les choses, mais ce n'est qu'une image, l'orientation dans le réel c'est ce que sait faire l'indien quand il lit dans le désert des choses que personne d'autre ne voit. Il sait lire là où n'y a pas de symbolique, là où il n'y a pas de panneau indicateur. Donc le pas, c'est de pouvoir prendre ce réel et se repérer sur le réel lui-même.

Il me semble donc légitime de dire que, avec Lacan, le nouveau nom rationnel que prendra intuition, c'est « orientation dans le réel ».

Or, dans son séminaire du 25 janvier 67, où pour Lacan émerge la question de l'orientation dans le réel, il s'appuie sur Lévi-Strauss, le tome 2 de *Mythologiques : Du miel aux cendres*. Là, surprise ! Il ne s'agit pas du tout de la question du symbolique telle que les lacaniens l'ont généralement abâtardie pour en faire un lieu commun. Ce qui intéresse Lacan chez Lévi-Strauss, c'est qu'il montre qu'il y a des représentations qui viendraient des choses elles-mêmes. Il est venu à Lévi-Strauss la certitude que le rapport d'opposition est antérieur aux choses opposables. Que l'eau s'oppose au feu, on pourrait dire que ce sont deux opposés. Eh bien, non. Le rapport d'opposition a été antérieur, car ce serait dans la structure même du réel. Il naît dans les choses mêmes. Il y a une priorité du rapport — ce terme nous importe, le rapport — une priorité du rapport d'opposition sur les choses opposées. C'est donc un fait de structure. Lévi-Strauss va donc montrer qu'avant que le tabac ne fut connu, le feu du miel se place en terme absent. On ne connaissait pas le tabac ; on avait du miel, beaucoup de mythes en témoignent. Il y avait le miel, mais le feu du miel on ne savait pas trop quoi en faire. Le feu du miel anticipait les propriétés qui doivent être celles d'un terme corrélatif et antithétique lui correspondant point par point. La chose-miel était en train d'attendre la chose-tabac.

C'est cela la structure ; dans le réel, la chose-miel attendait la chose-tabac, parce qu'il y avait l'appel de ses propriétés contradictoires en attente de la chose-tabac.

Lacan nous dévoile la structure à partir d'une représentation qui vient des choses elles-mêmes. Ce n'est pas le catéchisme psycho-pédagogique qu'on nous a raconté. La structure viendrait des choses elles-mêmes, autrement dit, c'est d'avant Dieu. C'est même plutôt la naissance des Dieux.

Nous avons le premier dépliage de l'orientation dans le réel, il y a vraiment une orientation là ; elle est à prendre là. Et le symbolique doit se caler dessus, sur cette orientation, sinon le symbolique c'est du pipeau

L'orientation dans le réel est un principe absolument basal qui rend compte de l'horreur du forclusif. Il y aurait dans le psychisme un principe de fond, c'est celui là. C'est même parce qu'il existe, ce principe basal, qu'existe le délire, puisque ce principe va nécessiter le délire pour combler les trous de l'effondrement psychique. Parce qu'il y a cette orientation dans le réel psychique, le psychisme va tenter une construction avec de l'imaginaire pour sauvegarder le sujet, et c'est ce qu'on appelle le délire. Le délire, comme le disait Freud lui-même, est une tentative de guérison, une lutte contre le désastre de la désubjectivation. Comme Lacan le dit quand il parle d'« expérience psychotique », qu'il étend aussi aux moments où nous n'avons plus recours à rien d'autre qu'à de l'imaginaire.

Comme je vous le disais, l'intuition clinique désigne le sens du réel d'un analyste, déterminant pour ces moments où il s'agit d'aller au " trou du système, là où le réel passe par nous ". Pourquoi j'insiste sur le trou du système ? Parce que Lacan s'est beaucoup fâché contre les lacaniens qui, disait-il, prenaient les discours pour des machines, à savoir qu'ils n'embrayaient pas sur le réel qui les a déterminés ; et surtout pour cette indication clinique remarquable que là le réel passe par l'analyste. Ce réel, dans un système, il fait trou, il en est fondateur, il en est cause mais il n'en est pas inclus. Lacan dit que c'est ce que nous avons à faire cliniquement, que dans la cure ce réel doit passer par nous. Je n'ai pas souvent entendu une telle avancée.

En conclusion :

Lacan ne nous fait pas un cours de psychanalyse. Il fait quelque chose qui nous transporte dans un état de sujet qui est écoute.

Il nous amène à un état de sujet et d'écoute qui est celui avec lequel on doit entendre. Chacun entend à partir de son savoir faire clinicien et de son savoir faire avec l'inconscient.

Il faut distinguer deux conditions. La condition littorale et la condition littérale, c'est ainsi que Lacan les appelle dans *Lituraterre*.

La condition littérale, c'est celle liée au signifiant. On comprend ; on lit.

La condition littorale, c'est quand Lacan dans son voyage au Japon est face aux kakémonos. Il sait, lui, que c'est de l'écriture, mais il ne peut la lire. Qu'est cet état psychique ? Il ne s'agit pas tant de pouvoir en faire quelque chose. Il s'agit surtout, selon Lacan, de nous mettre dans cet état psychique pour avoir une petite idée de ce à quoi le patient à affaire, et pouvoir aller le

rejoindre et l'entendre là où il est. C'est cela notre travail. C'est entendre quelqu'un là où il est.

C'est pour cette raison que j'ai parlé de « pathogénèse du savoir-vrai », comme le formulait O.Mannoni pour affirmer qu'il n'y a aucune chance d'entendre ce qu'il en est de la maladie si vous-même, vous n'en avez pas une petite expérience.

En attirant notre attention, en nous plongeant subjectivement, en nous *montrant* que « seule décisive est la condition littorale », dans ce moment où nous sommes presque stupéfaits face aux mots que nous ne pouvons lire, où nous sommes face au réel, à la lettre, dans la condition littorale, nous pouvons alors entendre ces zones si difficiles — et c'est aussi ainsi que nous pourrons intervenir au bon endroit de la bonne place.